

Séance publique hors les murs  
du 21 novembre 2012  
Grands Salons de l'Hôtel de Ville de Nancy  
Communication de Monsieur Philippe Ménard



Accueil et présentation du conférencier  
par le Président, Bernard Guidot

Monsieur le Maire de Nancy, Madame la Rectrice de l'Académie de Nancy-Metz, Monsieur le Président de l'Académie Nationale de Metz, Mes Chers Confrères, Mes Chers Collègues, Mesdames et Messieurs, Chers Amis,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous accueille dans ce cadre magnifique que de nombreuses villes nous envient.

J'adresse mes plus vifs remerciements à Monsieur le Maire, André Rossinot, pour nous avoir prêté les Grands Salons pour cette conférence. Si nous bénéficions des Grands Salons pour la séance solennelle de janvier (Remise des prix) et pour la séance finale de l'année académique, je voudrais souligner que c'est la première fois depuis 18 ans au moins (Je fais partie de l'Académie depuis 1994) qu'une conférence Hors les murs a lieu ici. C'est un événement digne de notre conférencier d'aujourd'hui.

Je suis très heureux d'accueillir le Professeur Philippe Ménard à Nancy, ville à laquelle il s'est intéressé depuis longtemps. N'a-t-il pas, il y a près de vingt ans déjà, en 1993, mis à l'honneur notre cher Musée Lorrain, en écrivant un remarquable article intitulé « Les Tapisseries de Nancy et la *Condamnation de Banquet* » ? Il est également venu à plusieurs reprises siéger dans des Jurys de Thèses, sans compter d'autres occasions, notamment en 2011. Philippe Ménard est Professeur émérite à l'Université de Paris IV-Sorbonne et Associé correspondant National de l'Académie de Stanislas.

Je ne reviendrai que très succinctement, dans un instant, sur le parcours scientifique de notre conférencier d'aujourd'hui. M. Ménard fait partie du très petit nombre de chercheurs qui ont une connaissance encyclopédique du Moyen Age. Ce que je voudrais simplement évoquer et ce qui m'a impressionné dès l'abord, ce sont ses qualités de fin stratège, d'organisateur infatigable et de meneur d'hommes. Au cours de réunions universitaires importantes (au Comité National du CNRS et au Conseil National des Universités, qui gère les carrières), vous m'avez appris, Monsieur le Professeur, l'art des interventions efficaces et ciblées, mais aussi le prix du silence. Savoir se taire en assemblée, c'est tout un art. Par ailleurs, lorsque vous étiez à la tête de l'équipe chargée de la publication du *Roman de Tristan en prose* [Nous étions une vingtaine ; et j'ai eu l'honneur de publier, sous votre direction, le tome 8], je vous ai vu coordonner les énergies de chercheurs qui n'étaient pas forcément en harmonie au départ. A cet égard aussi, vous avez obtenu des résultats exceptionnels. Enfin, dans votre action incessante en faveur des études médiévales, vous avez aidé un nombre considérable de chercheurs dans leur carrière, et dans le seul souci de la qualité.

Après de brillantes études de Lettres Classiques à Bordeaux, concrétisées par le succès à l'Agrégation, au 5<sup>e</sup> rang, le Professeur Ménard s'est rapidement tourné vers la littérature du Moyen Age. Il a très vite gravi les échelons de la carrière universitaire jusqu'à son élection en Sorbonne, à 40 ans, en 1975 (Histoire de la Littérature française du Moyen Age) : Assistant à l'université de Bordeaux (1964-66), Chargé d'enseignement (avec rang magistral) à l'université de Rouen (1966-68), puis, avec le même grade, à l'université de Toulouse (1968-69). Il est Professeur titulaire en 1970. Référence internationale de la recherche médiévale, dès la publication de sa thèse [*Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250)*, Genève, Droz, 1969], Ph. Ménard, par la suite, n'a cessé d'étendre sa notoriété.

Il n'a pas négligé les études philologiques. Voir son édition des Poésies de Guillaume le Vinier, Genève, Droz, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, en 1983 ; sa célèbre *Syntaxe de l'ancien français*, Bordeaux, Bière, 4<sup>e</sup> édition revue et augmentée, en 1994 ; son *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française* (en collaboration avec E. Baumgartner), Paris, en 1996 ; son édition des *Fabliaux français du Moyen Age*, Genève, Droz, 1979 et son édition du *Voyage en Asie d'Odoric de Pordenone, traduit par Jean Le Long*, Genève, Droz, 2010, en collaboration avec Alvisé Andreose.

Mais, bien entendu, Philippe Ménard est essentiellement chercheur en littérature française. Je renvoie à ses livres bien connus : *Les lais de Marie de France, contes d'amour et d'aventure du Moyen Age*, Paris, P. U. F., 1979 ; 2<sup>e</sup> éd.

revue, corr. et augmentée, Paris, P.U.F., 1995 ; *Les fabliaux, contes à rire du Moyen Age*, Paris, 1983, P. U. F.

A la tête de son équipe de recherche de la Sorbonne, Philippe Ménard s'est engagé dans de très vastes entreprises scientifiques : il a dirigé la publication de l'édition de la vulgate du *Roman de Tristan en prose* aux éditions Droz à Genève (9 tomes de 1987 à 1997). Immense roman du 13<sup>ème</sup> siècle. Ce roman possède une seconde version (d'après le ms. 757 de la B. N. F.). Elle a été également publiée, cette fois chez Champion, en 5 tomes, de 1997 à 2007.

Enfin, en infatigable chercheur, toujours à la tête de savants médiévistes, Philippe Ménard a entrepris et mené à bien, chez Droz, l'édition de la version française du *Devisement du Monde* de Marco Polo, en 6 volumes, de 2001 à 2009.

Ayant beaucoup travaillé avec les éditions Glénat et la Société de Géographie, notre conférencier leur a réservé la publication de 2 ouvrages de synthèse sur Marco Polo, en 2007 et 2009.

Si j'ajoute que Philippe Ménard s'est rendu à plusieurs reprises en Chine, sur la Route de la Soie, et à Samarkand, en Ouzbékistan, on conviendra aisément qu'il est, sans le moindre doute, particulièrement qualifié pour nous faire entrer dans le monde merveilleux de Marco Polo.

A la fin de la conférence, le public pourra poser les questions qui lui paraîtront utiles. Je vous invite à y réfléchir pendant la conférence. Personne ne devra être pris de court. Je donne désormais la parole au Professeur Ménard, pour sa conférence « Marco Polo à la découverte de l'Extrême-Orient ».



## Marco Polo à la découverte de l'Extrême-Orient

Né à Venise, dans la Sérénissime République, sans doute en 1254, Marco Polo est un fils illustre de la grande cité maritime tournée vers le commerce et le monde extérieur.

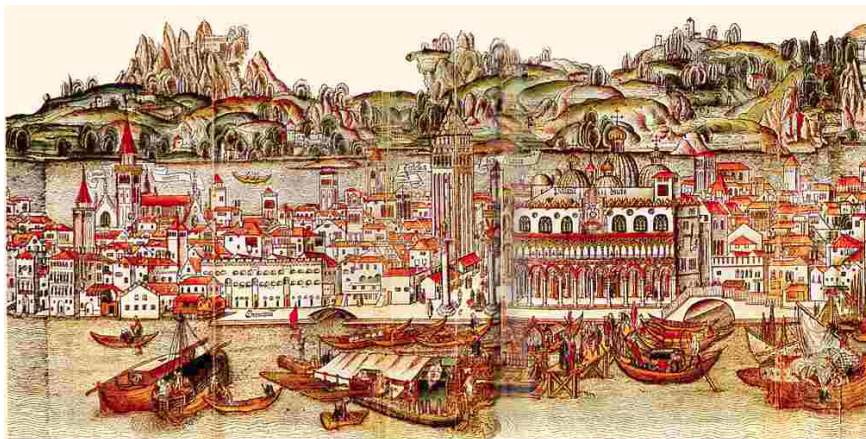


Image 1. Vue de Venise au temps de Bernhard von Breydenbach (*Peregrinatio in Terram Sanctam*, Mayence, 1486, dessin d'Ehrard Reuwich, exécuté en 1483 pendant le voyage de Bernhard von Breydenbach.

### Famille de Marco Polo

Quand Marco voit le jour, le doge se nomme Reniero Zeno (Zen en vénitien). Quand il meurt en 1324, un autre doge est le maître de la République : c'est Giovanni Soranzo. Sept doges se sont succédés entre la naissance et la mort du grand voyageur vénitien. Depuis la prise de Constantinople, lors de la Quatrième croisade au début du XIII<sup>e</sup> siècle, en avril 1204, l'empire vénitien a connu une prodigieuse expansion. Le Doge était déjà anciennement maître de la Croatie et de la Dalmatie. Il est devenu seigneur d'un quart et demi de l'empire byzantin (*dominator quartae et dimidiaie partis imperii Romaniae*)<sup>[1]</sup>. Il possède un vaste empire colonial, avec une partie importante de Constantinople, des îles de la mer Ionienne, des Cyclades, de la mer Egée, la Morée, Négrepont, la Crète, etc. Il bénéficie aussi de privilèges considérables et notamment des exonérations douanières, des réductions fiscales et le droit de naviguer et de commercer dans la Mer Noire. La puissante marine vénitienne, notamment les fameuses *gallees*, rapides en raison de leurs deux ou trois mâts et surtout de leur équipage de 230 rameurs, fabriquées en permanence par l'extraordinaire

Arsenal de Venise<sup>[2]</sup>, permet de contrôler la Méditerranée et de se rendre chaque année à Constantinople lors de chaque *muda* « convoi de navires (fait à date fixe pour assurer le transport des marchandises de l'Orient) ». L'intérêt des Vénitiens pour l'Orient ne s'est jamais démenti tout au long du Moyen Age.

Nul hasard si la famille Polo tient un comptoir (*fondaco*) à Constantinople, si les frères Polo, Nicolo et Matteo, le père et l'oncle de Marco, entre 1254 et 1269 se rendent d'abord dans la capitale de l'empire latin. Ils ont certainement quitté la ville avant juillet 1261, date de la chute de l'empire latin (Baudouin II, empereur de Constantinople, a dû fuir précipitamment sur une *galee* vénitienne). Ils se sont rendus ensuite à Soudak en Crimée, où ils possédaient une succursale. Ils ont rencontré Berké ou Barka, le khan de la Horde d'Or (on dit aussi Kipchak), dont les résidences se trouvaient sur les bords de la Volga, Sara ou Sarai, au nord de la mer Caspienne, et Bolgara (villes disparues aujourd'hui), au sud de Kazan, capitale actuelle du Tatarstan, à 750 km au sud-est de Moscou. Après ils s'enfoncent en Asie centrale entre Volga et Oural, parviennent à Boukhara et à Samarcande, villes célèbres et florissantes, puis ils se dirigent vers Karakorum en Mongolie, où résidait alors le Grand Khan Khoubilai, qui n'a pas encore fait construire sa nouvelle capitale sur le site de l'ancienne Pékin, et enfin ils reviennent à Venise en 1269, au terme d'une longue et sans doute prodigieuse équipée commerciale d'une quinzaine d'années, sur laquelle nous ne savons quasiment rien.

Seuls de hardis explorateurs, des marchands internationaux de haute volée pouvaient se permettre de telles expéditions. Il fallait que les revenus escomptés fussent à la hauteur des risques encourus, en ces temps troublés où le khan de Perse Hulagu bataillait contre Barka, khan de la Horde d'Or. Nous n'avons pas d'informations sur les gains obtenus et sur les raisons de ces longs périples. Nous devinons cependant que les marchands Polo fréquentaient les princes les plus puissants puisque le *Devisement du monde* de Marco nous apprend rapidement, presque à la dérobée, que son père et son oncle ont offert des pierres précieuses à Barka, souverain de la Horde d'Or, et qu'ils ont reçu de lui deux fois plus que ce qu'elles valaient. On devine que lors de leurs voyages au long cours les marchands vénitiens faisaient fortune s'ils revenaient vivants de ces lointains périples.

Les Vénitiens importaient d'Orient des épices, des soieries, du coton, des colorants, des parfums, des pierres précieuses, des perles, légères à porter et faciles à dissimuler<sup>[3]</sup>, parfois aussi des esclaves. Dans son récit Marco Polo signale les brocarts de soie dorés de Perse, les belles cotonnades de l'Inde, mais aussi maintes pierres précieuses. Il a l'œil avisé d'un connaisseur. Nous ne sommes pas informés sur les exportations faites en échange.

En 1269 les deux frères Polo reviennent à Venise. Ils étaient chargés d'une mission par le Grand Khan auprès du pape : ils devaient ramener 100 prédicateurs de la foi chrétienne et aussi de l'huile du Saint-Sépulcre. Ils avaient donc un statut spécial d'ambassadeurs. Ils repartent en 1271, accompagnés du jeune Marco (17 ans). Ils n'auront pas la chance de remplir intégralement leur tâche. Les deux missionnaires désignés, Guillaume de Tripoli et Nicolas de Vicenza, se dérobèrent vite. Seuls les marchands partirent vers l'Asie, mais ils étaient porteurs de lettres du Souverain Pontife.

### Voyage de Marco Polo

Le second voyage des frères Polo, en compagnie du jeune Marco, à partir de Venise a lieu au début par voie de mer, puis le long des routes des caravanes. Première étape : Saint-Jean d'Acre, puis départ vers l'Arménie en novembre et continuation vers la Perse le long de la piste qui descend jusqu'à Ormuz.

Tout ce que nous savons sur le voyage des Polo nous l'apprenons dans son livre. Le titre de l'œuvre varie selon les manuscrits. Parfois *Devisement du monde*, qui veut dire « Description du monde ». Parfois *Livre des merveilles*, qui révèle ce qu'attendaient les lecteurs du Moyen Age, à savoir des prodiges de toutes sortes. Une variante dans certains manuscrits : Livre du Grant Khan, qui signale la place essentielle de l'empereur de Chine dans le récit.

Ce texte n'est pas une autobiographie. Très peu de notations concernent le voyageur. Rien, malheureusement, sur les déplacements. Fallait-il s'habiller avec des vêtements orientaux ? Fallait-il chevaucher à dos de chameau ? À dos d'âne à travers les déserts, car il existait des ânes issus d'onagres et domestiqués qui trottaient à vive allure en Perse ? Le spécialiste italien St. Franchi a justement remarqué qu'on s'est longtemps servi de ces animaux pour traverser les régions désertiques de Yezd et de Kerman<sup>[4]</sup>. Devait-on cheminer la nuit pour éviter la pesante chaleur du jour et pour échapper aux brigands ? Qu'emportait-on comme bagages ? Combien d'étapes à parcourir ? Comment payait-on ? Les réponses à toutes ces questions nous échappent. Récit impersonnel, de caractère géographique et commercial, mais avec des notations témoignant de curiosités larges et variées. Le texte donne chapitre après chapitre de brèves indications sur le nombre de jours de chevauchée d'un lieu à un autre, sur les accidents de terrain, sur les directions suivies (vers le *levant*, vers le *ponent*, vers *midi*, vers tramontane). L'artisanat et les productions locales intéressent beaucoup le voyageur. On pourrait soutenir que le livre était peut-être à l'origine en partie une *Pratica della mercatura* un traité pratique de commerce, semblable à la *Pratica della mercatura*, nom donné à l'ouvrage du marchand florentin Francesco Balducci Pegolotti au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>[5]</sup> et que ce premier état a été

ensuite notablement enrichi à la fois par l'auteur lui-même et par Rustichello, le rédacteur<sup>[6]</sup>.

Nous avons conservé plusieurs versions du texte. Les principales sont les suivantes : d'abord la franco-italienne, sans doute des dix premières années du XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être proche de l'original disparu (le texte est écrit en français, avec de fréquents italianismes), d'une particulière importance.

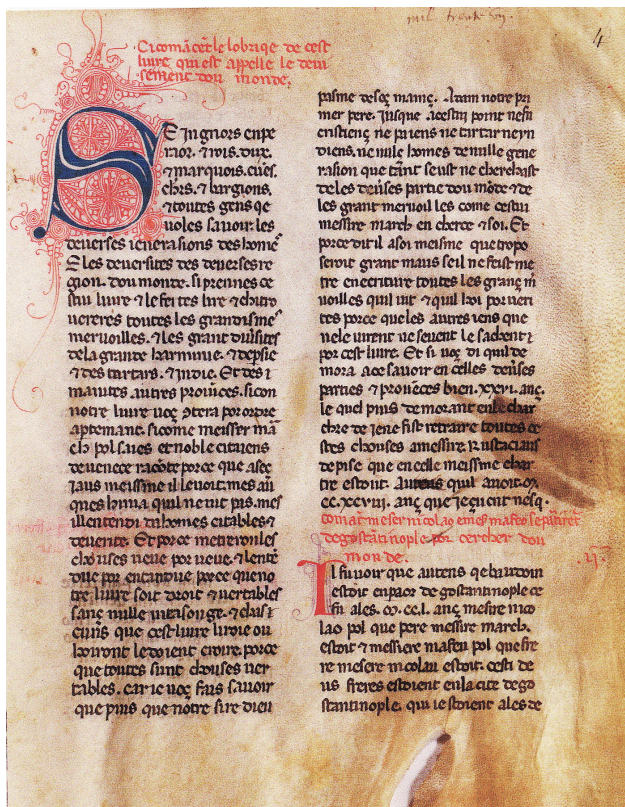


Image 2. La version franco-italienne, ms. fr. 1116 de la BNF.

Nous avons aussi une remarquable version française, vraisemblablement rédigée entre 1310 et 1312<sup>[7]</sup>, une rédaction toscane, très intéressante, sans doute de la première décennie du XIV<sup>e</sup> siècle, une vénitienne, malheureusement abrégée en de nombreux développements, sans doute de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, une version latine un peu condensée, rédigée pour des milieux savants, évidemment ecclésiastiques, par un dominicain de Bologne, fra Pipino, écrite apparemment vers 1310-1315, et fondée sur une version vénitienne

perdue, et aussi deux rédactions particulières en partie proches, de date tardive, mais tirant parti de manuscrits anciens, celle du manuscrit de Tolède, en latin, du milieu XV<sup>e</sup> siècle, et celle de Ramusio en italien, du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, qui apportent beaucoup d'additions très curieuses et apparemment authentiques, provenant de révisions opérées sans doute par Marco Polo. Les traductions aujourd'hui répandues dans le commerce en France sont presque toutes, sauf celle de P. Badel (Paris, 1998 nouv. éd. corrigée, 2012), des réfections arbitraires, y compris celles qui proviennent de la traduction anglaise de Moule et Pelliot ou de l'adaptation de L. Hambis (Paris, 1955)<sup>[8]</sup>.

La version originale, aujourd'hui disparue, a été rédigée en français. Marco Polo a fait appel en 1298 (la date est donnée dans le texte, Prologue, 29) à un écrivain professionnel, Rustichello da Pisa, connaissant le français. Pourquoi a-t-il voulu que son livre soit écrit en français, langue qu'il ignorait sans doute en partie ? Parce qu'à cette époque la langue française était la grande langue de communication en Europe. Il tenait manifestement à être lu en dehors de l'Italie. J'ai présenté dans le tome I de notre édition des explications à ce sujet<sup>[9]</sup>.

L'itinéraire suivi débute par la Perse, de Tabriz à Ormuz. Principales étapes Yezd et Kirman.



Image 3. Carte de la Perse.



Au début de sa traversée de la Perse Marco Polo évoque le souvenir des Rois Mages dans un lieu nommé Sawa ou Saweh, près de la ville de Qom, cité sainte des Chiïtes. Il croit voir en ce lieu leurs corps intacts, avec barbes et cheveux. A quelque distance, dans le Château des Adorateurs du feu, on lui explique que les trois Rois sont partis adorer un nouveau-né et que sur le chemin du retour ils ont découvert que le feu était sacré. D'où le culte du feu qui se pratique depuis lors en Perse.

Sans le savoir, Marco Polo avait rencontré des Zoroastriens, pratiquant le culte du feu, ancienne religion du pays. Dans le récit de Marco Polo les spécialistes de la Perse, et notamment le P. Monneret de Villars<sup>[10]</sup>, ont trouvé du syncrétisme : un mélange d'éléments zoroastriens, nestoriens, arméniens et même manichéens. Diverses traditions légendaires se rassemblent parfois dans le récit de Marco Polo.

Le voyageur est toujours attentif aux produits de l'artisanat local. A Yezd il note que l'on fabrique des étoffes de soie (ch. 33, 3) et qu'à une certaine distance de la ville on peut chasser plusieurs sortes de perdrix. Il décrit aussi les ânes issus des ânes sauvages du pays, qui courent à vive allure (ch. 32). Il a dû les utiliser pour traverser des déserts, mais il ne le dit pas.

Au bout de plusieurs journées il atteint Kirman ou Kerman (les deux formes coexistent), où l'on peut acheter des turquoises (ch. 34, 5). Il s'y trouve aussi dans les montagnes des veines d'un acier spécial, nommé acier indien, qui permet de confectionner d'excellents équipements militaires : mors de chevaux, selles, éperons, épées, arcs, carquois, etc. Quant aux étoffes et aux tapisseries, elles sont fabriquées par des femmes expertes dans les travaux d'aiguille (Polo ne nous parle pas de métiers à tisser). Le texte nous indique que les tissus de soie comportent des broderies représentant des animaux, des oiseaux, des arbres. On fabrique là des tentures, des coussins, des oreillers, des couettes, et autres objets domestiques.

En descendant toujours vers le sud à partir de Kirman, il décrit rapidement les gros bœufs blancs comme neige, aux cornes grosses et courtes, pourvus sur le dos d'une bosse proéminente. Il s'agit de zébus. On les charge, et ils portent des poids importants. Il a vu aussi des moutons, aussi gros que des ânes, qui ont une énorme queue, pesant bien trente livres. Tout cela est vrai. Les spécialistes de la race ovine distinguent, en effet, des moutons à queue courte, à queue longue et fine, à queue longue et grosse. Marco Polo a vu là-bas des ovins de ce dernier type. On les rencontre également dans le Pamir et en Asie.

Un peu plus bas, au terme de leur traversée de la Perse, le port d'Ormuz donne lieu à une évocation très vivante. C'est un grand lieu de commerce

international. Marco Polo note la redoutable chaleur de l'endroit : *il y a moult grant chalour pour le soleil* (ch. 36, 21). "Il y fait très chaud à cause du soleil".

Le voyageur décrit les navires à l'ancre dans ce port. Il consacre tout un développement au mauvais état de ces bateaux arabes. Il nous dit: "Leurs navires sont très mauvais. Beaucoup font naufrage, car ils ne sont pas cloués avec des clous de fer. Ils sont cousus avec du fil confectionné à partir d'écorces de cocotiers. Ils font, en effet, battre les écorces : elles ressemblent à des crins de cheval, et ils en font du fil pour coudre leurs navires. Ce fil tient longtemps : il ne pourrit pas au contact de l'eau de mer. Toutefois, en cas de tempête, il ne résiste pas. Ces navires ont un seul mât, une voile et un gouvernail. Ils n'ont pas de pont. Mais quand ils sont chargés, on couvre les marchandises avec du cuir, et sur ces peaux de cuir on installe des chevaux que l'on mène vendre en Inde. Les gens n'ont pas de fer pour faire des clous. Ils fabriquent des chevilles en bois dont ils se servent pour clouer leurs navires, et puis ils cousent les embarcations avec du fil, comme je vous l'ai dit plus haut. Il est très dangereux de naviguer sur ces bateaux, car il y en a beaucoup qui font naufrage. En effet dans l'Océan Indien les gros typhons sont fréquents" (ch. 36, 34-50).

Tous ces détails sont vrais. Les boutres, appelés *dhows* en anglais, ont été confectionnés ainsi jusqu'à nos jours. Le bon livre de George F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times* (revised by J. Carswell, Princeton, 1995) le montre clairement. Ces petits navires ont une voile latine triangulaire. Elle leur permet d'affronter des vents contraires ou des vents de côté et de louvoyer. Ils sont cousus avec des fibres d'arbres. A la vue de ces navires amarrés au quai, les Polo ont craint de faire naufrage. Ils ne le disent pas, mais on le comprend aisément. Ils sont donc remontés vers le nord de la Perse pour suivre le chemin des caravanes qui traverse l'Afghanistan et arrive en Chine. Le voyage dure alors deux ou trois ans. Mais il semblait moins périlleux. Les Polo ne nous disent rien des conditions réelles de leurs cheminements. Ils ont sans doute utilisé le chameau d'Asie, véritable vaisseau du désert.

Le retour s'est fait dans des conditions difficiles à travers des étendues désertiques. Marco Polo est parvenu au nord-est de la Perse, aux confins de l'Iran et de l'Afghanistan. C'est là qu'il remarque un arbre isolé en plein désert, appelé l'Arbre Seul ou encore l'Arbre Sec. Les deux noms apparaissent dans le texte (ch. 39, 13). On a beaucoup débattu sur la nature de cet arbre. Serait-ce un platane ? un cyprès, dont le nom en persan se prononce *saul*, *sol* ? un châtaignier ? En tout cas, il arrive que survive parfois dans des étendues arides un arbre isolé, plus ou moins desséché. Les voyageurs l'appellent normalement l'Arbre Seul. Des légendes sont nées chez plusieurs voyageurs au sujet de cet arbre que l'on a mis en relation avec le Paradis terrestre et la mort du Christ. Mais Marco Polo n'en parle pas.

Le voyageur évoque ensuite le pays des Assassins et leur chef, le Vieux de la Montagne. Cela se situe dans les montagnes de l'Elburz. Il en a entendu parler, bien que le repaire, nommé Alamut, ait été détruit quinze ans plus tôt, en 1256, par le khan Hulagu. Le souvenir du terrible Seigneur de la Montagne (en arabe *Sheikh* signifie à la fois « Seigneur » et « Vieux », et c'est par erreur qu'on appelle le chef de cette secte « Vieux ») restait vivace.

Marco Polo décrit cette secte, spécialiste des assassinats politiques et dont les affidés croyaient accéder au paradis lorsqu'on les mettait à mort après un attentat. Selon lui le Vieux de la Montagne aurait créé un jardin magnifique avec des arbres, des fontaines, des conduits de boissons (vin, lait, miel, eau), fréquenté par de charmantes créatures dansant et jouant de la musique. Les jeunes hommes introduits en ce lieu enchanteur croyaient être au paradis. Précisons que cette représentation est invraisemblable. Il n'est pas possible de faire grandir des plantes sur un piton rocheux perché à 1800 mètres, où aujourd'hui rien ne pousse. Nous avons là une invention romanesque, peut-être narrée à Marco Polo par des gens du pays voulant magnifier le personnage. Les sectateurs du Vieux de la Montagne s'appelaient selon Marco Polo les *Haçasis* (ch. 40, 26), "les Assassins". Ce mot tiré de l'arabe *haschishi* "fumeur de haschich" n'a jamais été employé sur place pour désigner les redoutable séides du Chef de la secte. Les Ismaéliens de cette région étaient appelés *fidai* "ceux qui se sacrifient". C'est notre mot *fédayin*. Est-il possible que les disciples du Grand Maître aient absorbé du haschich ? Cette drogue est à la fois un psycho-stimulant et un psycho-dépresseur, dont les effets se rapprochent de ceux des hallucinogènes. Certains érudits contestent l'emploi du mot ici. Il se peut que le terme ait été appliqué par les Francs ou les Sunnites aux membres de cette secte de terroristes. Ou bien le Vieux de la Montagne aurait-il administré du haschich aux jeunes gens, avant de les envoyer en mission, pour leur faire croire qu'ils avaient eu accès au paradis ? Rien n'est impossible. Les Assassins étaient des fanatiques qui s'imaginaient aller au ciel après avoir assassiné quelqu'un. Le texte de Marco Polo traduit bien les mentalités du passé. Le Vieux leur dit : "Allez, tuez telle personne. Quand vous serez revenu, je vous ferai emporter au paradis par mes anges". On comprend que les Occidentaux aient eu peur de ces fanatiques, qui n'avaient aucune crainte de leur propre mort et qui pratiquaient systématiquement l'assassinat à des fins politiques.

### Traversée de l'Afghanistan du Nord et du Pamir.

Laissons de côté l'Afghanistan, brièvement évoqué, et suivons la route qui mène le voyageur vers les montagnes du Pamir et vers la Chine. La famille Polo parvient au fleuve de l'Amou-Daria (*daria* signifie "rivière" en persan), jadis appelé Oxus, et il chemine, sans doute en suivant son cours, pendant une

douzaine de jours. Il se trouve en vue du Pamir, appelé justement « le toit du monde ». De très hautes montagne l'entourent : l'Hindu Kush au nord-ouest, les Montagnes célestes (*Tien Shan*) au nord-est, le Karakorum et l'Himalaya au sud-est. Une route s'offre au voyageur : entrer dans le couloir du Wakhan, encadré par les pays qui s'appellent aujourd'hui le Tadjikistan au nord, le Pakistan et le Cachemire au sud, enfin la Chine à l'est.

Pour pénétrer en Chine la famille Polo a-t-elle pris le passage du Wakhjir à travers l'Indu Kush à 4 923 m ? Il n'est pas facile de savoir où elle a traversé le Pamir. Elle a atteint, en tout cas, les hauts plateaux du Pamir *li plus haus lieus du monde* (ch. 49, 17). Elle y a vu des pâturages extraordinaires et des moutons sauvages aux cornes prodigieuses "longues de six paumes" (ch. 49, 24). Les naturalistes appellent aujourd'hui ce mouton extraordinaire *ovis Poli* « le mouton de Polo ». Après avoir atteint un fleuve à très haute altitude et de grasses prairies, Marco Polo a chevauché une douzaine de jours à travers les montagnes du Pamir. Il est peut-être passé près du lac de Sir-i-kol, où l'Amou Daria prend sa source. Il a noté le froid intense et les effets de l'altitude : le feu brûle mal et chauffe peu. Les érudits discutent pour savoir dans quel sens Marco Polo a traversé le Pamir. A-t-il suivi tout droit le couloir de Wakhan et, après avoir pris le Wakhjir Pass, est-il remonté vers Kashgar en passant par Tashkurgan ? C'est la voie la plus droite, même si le col se trouve presque à 5000 m d'altitude. Aurait-il obliqué à travers des pistes de très haute montagne d'ouest en est ? Aurait-il remonté le long de la rivière Aksu (l'ancien Oxus), comme l'estime Sir A. Stein ? Plusieurs itinéraires sont possibles. Il y aurait encore des recherches à conduire à ce sujet et des vérifications à faire sur le terrain à des altitudes vertigineuses. Je laisse ce soin à de jeunes et hardis explorateurs.

### La Chine à l'époque de Marco Polo : la dynastie mongole

Quand Marco Polo arrive dans l'empire du Milieu, soit dans l'été 1274, soit plutôt en 1275, Khoubilai Khan (1215-1294), petit-fils de Gengis Khan (1162-1227), était déjà empereur de Chine. Il s'était fait proclamer Grand Khan par son armée à Shangdu (Mongolie intérieure) en mai 1260. La Chine du Nord était alors sous domination mongole. Khoubilai avait triomphé d'un rival, son plus jeune frère Ariq Boke, qui s'est soumis à lui en août 1264. A partir de cette date il renonce à prendre pour capitale Karakorum en Mongolie. Il fait construire une nouvelle capitale sur le site de Pékin, ville détruite par l'armée de Gengis Khan en 1215. Elle sera appelée Khanbalik "la ville du Khan". En 1271 il adopte comme nom dynastique le nom chinois de Yuan "début, genèse". Nom tout à fait opportun puisqu'il venait de fonder une dynastie. Cette lignée d'empereurs mongols devait durer jusqu'en 1368, date de la chute des Yuan et de l'arrivée au pouvoir des Ming, de souche chinoise.

Le Khan adopte vite une part des habitudes des anciens empereurs de Chine, qui se considéraient comme les Fils du Ciel.

La conquête mongole de la Chine du Sud a commencé avant l'arrivée de Marco Polo. Elle s'achève en 1273 : après avoir longtemps résisté, la ville de Xiangyang dans la province du Hebei finit par se rendre. Hangzhou, capitale de l'empire Song, capitule en février 1276. Canton succombe en 1277. En avril 1279 l'empire Song est complètement abattu : le dernier empereur, un enfant de huit ans, disparaît dans les flots au sud-est de Canton. Khoubilai Khan est le maître absolu d'un immense empire.

Nous ne parlerons pas ici des nombreuses guerres engagées par Khoubilai. La Corée s'est vite soumise. Des escadres furent envoyées à deux reprises contre le Japon (en 1274 et en 1281), mais elles ont échoué. Des corps expéditionnaires sont partis contre le royaume d'Annam (1285-1287). Des forces mongoles tentèrent aussi de s'emparer de la Birmanie (1277-1287). Les rois de Champa et de Birmanie ont préféré payer tribut pour éloigner les envahisseurs mongols. Le souverain de Birmanie faisait parvenir chaque année une vingtaine d'éléphants à Khoubilai. La plus longue guerre fut menée contre un rival mongol, Khaidu<sup>[1]</sup>, cousin de Khoubilai, qui a longtemps aspiré au pouvoir suprême et au titre de Grand Khan. Il régnait dans le Turkestan oriental. C'était un Mongol des steppes d'Asie centrale que Khoubilai n'a jamais réussi à mater.

En tant qu'empereur Khoubilai a pleinement réussi. Il a pacifié le pays. Il s'est habilement occupé des voies de communication. Il a remis en état et développé les routes impériales. Il a poursuivi les travaux d'édification du Grand Canal (1 800 km de Hangzhou à Pékin). Pour prévenir les famines il a fait entreposer les bonnes années des excédents de céréales dans des greniers d'Etat. Il a généralisé la pratique du papier-monnaie (*tchao*), confectionné en écorce de murier. Le livre de Marco Polo évoque tout cela avec précision (ch. 95-98).

Au plan religieux une large tolérance caractérise le pouvoir mongol. Le souverain manifeste une bienveillance universelle à l'égard des divers cultes. Il était utile pour lui de s'attirer les faveurs des dieux de diverses religions. Le vieux chamanisme mongol survivait, mais le bouddhisme tibétain, parfois appelé lamaïsme, a été nettement favorisé. Le lama tibétain Phags-pa (mort en 1280) a joué un rôle éminent à la cour. Il a été chargé de composer un nouvel alphabet, tiré de l'alphabet tibétain, afin de diffuser les édits impériaux. Mais le confucianisme qui prônait le respect des souverains et le taoïsme, dont les thaumaturges ressemblaient aux chamans mongols, ont été bien considérés. Le christianisme nestorien, introduit en Chine sous les Tang, n'a pas été maltraité. En 1275 le patriarche nestorien de Bagdad a créé un archevêché à Pékin. Des églises nestoriennes se sont élevées en plusieurs endroits, notamment à Yangzhou

et à Hangzhou. Pour gérer les problèmes de la religion chrétienne Khoubilai a créé en 1289 un Service spécial chargé de s'occuper de ce culte.

Malgré un constant appétit de conquêtes et un pouvoir autocratique le règne de Khoubilai paraît aujourd'hui très largement positif. Au contact d'une vieille civilisation le souverain a cessé d'être un nomade impétueux et brutal. Il est devenu sédentaire. Les Mongols étaient de merveilleux archers à cheval, des cavaliers virtuoses qui faisaient semblant de fuir tout en décochant des flèches sur l'adversaire. Sans perdre ses qualités militaires Khoubilai a su organiser un immense empire, emprunter au peuple vaincu bien des coutumes et des techniques, remettre au travail un pays ruiné par les dévastations, conserver les institutions anciennes et rallier à lui les fonctionnaires. Bref il a quitté la yourte de feutre et la vie errante pour l'existence sédentaire et somptueuse des empereurs, déclarés Fils du Ciel, intermédiaires entre les dieux et les hommes. Doté d'un puissant sens politique et d'une capacité de gouvernement hors du commun, il a su s'adapter à l'antique civilisation chinoise. Dans son propre intérêt il a compris comment il fallait gouverner cet immense pays au passé plusieurs fois millénaire.

### Voyages de Marco Polo à travers la Chine



Image 4. Traversée de la Chine par Marco Polo.

Quelques mots sur la traversée de la Chine. Marco Polo est allé d'ouest en est, depuis Kachgar jusqu'à Shangdu en Mongolie par la route la Soie du Sud, celle qui passe par Hotan, Yutian, Qiemo, Dunhuang, Jiuquan, Zhangye et sans doute ensuite qui remonte le long de la grande boucle du Fleuve Jaune par Wuwei, Yinchuan, Hohhot, Xuanhua pour atteindre Shangdu, résidence d'été du souverain. La Grande Muraille de Chine, *Chángchéng* «longue muraille» en chinois, aurait une longueur totale de 6 700 km, mais elle s'arrête à Jiayuguan. A travers la Chine les Polo ont dû faire au moins 6 000 km. Pour parvenir à Shangdu il y avait des montagnes à franchir, de nombreux espaces arides, des fleuves impétueux, difficiles à traverser. Marco Polo ne parle guère des nombreux dangers qui menacent les voyageurs dans les contrées désertiques : température accablante (parfois 50°), chaleur étouffante, pentes éprouvantes (un désert n'est jamais plat), vents violents. Il a longé le terrible désert du Taklamakan et traversé en partie le redoutable désert de Gobi. Nous ne nous arrêterons pas sur les diverses étapes de ce long voyage. Nous allons directement vers le but, l'empereur Khoubilai.

### Marco Polo et l'empereur de Chine

Marco avait une vingtaine d'années lorsqu'il est parvenu auprès de Khoubilai Khan. Il a immédiatement plu au souverain, comme le début du récit nous l'indique. Le jeune homme avait appris la langue mongole (ch. 15, 2-3) et il connaissait même « quatre de leurs écritures » (ch. 15, 5-6). Comment comprendre cette expression ?

Pour vivre et pour survivre dans leur premier voyage qui dura plusieurs années, les parents de Marco Polo avaient sans doute appris le persan, grande langue du commerce international dans l'Orient médiéval et vraisemblablement le mongol, puisqu'ils ont été chargés de mission par le Grand Khan en personne. Marco Polo a dû avoir son père et son oncle comme premiers instructeurs. La vie quotidienne sur la Route de la Soie a dû faire également son éducation linguistique. Une confirmation nous est donnée par la présence de mots mongols et persans dans le *Devisement du monde*. A-t-il appris le chinois ? C'est peu vraisemblable. Il savait sans doute lire et comprendre le ouïgour puisque le mongol était écrit en caractères ouïgours. La dernière langue connue par le voyageur est incertaine. Serait-ce la langue phags-pa, inventée sur l'ordre de Khoubilai en 1269, de forme carrée, et qui s'inspire du tibétain ? On ne peut répondre. En tout cas les connaissances linguistiques du jeune homme ont facilité les contacts avec l'empereur.

Nous ne connaissons pas exactement le rôle joué par Marco Polo en Chine pendant tout son séjour. Par sa jeunesse, son charme, son intelligence, son

obéissance au souverain, sa connaissance du mongol, d'emblée il s'est fait remarquer.

A l'intérieur de la Chine le texte nous apprend qu'il a été envoyé comme émissaire (le mot *message* « mission de messenger » est employé, ch. 16, 1) en Inde, sans doute une fois au Bengale, car un chapitre est consacré à cette région et il n'a pas pu s'y rendre lors de son retour par mer, une autre fois plus bas sur la côte orientale de Coromandel. Le texte nous dit aussi qu'il est resté une année entière à Zhangye dans la province du Gansu, en plein pays ouïgour. Des déplacements divers l'ont conduit aussi dans la Chine du Sud : trois ans à Yangzhou dans la province du Jiangsu, plusieurs mois à Hangzhou, la grande capitale du Sud, l'ancienne résidence impériale de la dynastie Song. Il est vraisemblable qu'il ne partait pas seul et qu'il était entouré d'autres envoyés. Mais, si l'on croit son témoignage, il était l'émissaire personnel du souverain, alors que les autres devaient être de simples fonctionnaires du Secrétariat central. Considérons donc que Marco a servi de chargé de mission. Le souverain prenait plaisir à écouter ses rapports sur les pays lointains (ch. 15-24).

Quel était son titre réel ? Sans doute « envoyé spécial ». Un bon connaisseur de l'Extrême-Orient, spécialiste du Tibet et de la Chine, Luciano Petech estime dans le livre dirigé par Lionello Lanciotti *Sviluppi scientifici, Prospettive religiose, Movimenti rivoluzionari in Cina* (Firenze 1975, p. 23) qu'il a dû devenir *nökör*, mot mongol désignant un homme libre au service du souverain, émissaire impérial en chinois *chu-shih* avec droit de voyage et droit de commandement, notamment sur le service de la poste impériale (p. 24), ayant aussi autorité pour demander obéissance aux fonctionnaires locaux. Statut important, justifiant le titre de *messire*, qui lui est donné dans le texte (ch. 16, 29).

Dans son livre fondamental *A Dictionary of Official Titles in Imperial China* (Stanford, 1985, reprint en 1998) Charles O. Hucker consacre plusieurs références aux fonctionnaires de cette sorte (p. 183, n° 1420). On pourrait traduire « ambassadeur », « chargé de mission ». Hucker relève *Messenger* (n° 2574 et 4565) et aussi *Commissioner* (n° 5197, 5208, 6017). Il note *Commissioner for Salt Transit Tax* (n° 7931), *Commissioner for the State Revenue* (n° 7056), *Commissioner for Eastern Tributaries* (n° 7434), *Commissioner for Northern Tributaries* (n° 4545). Les informations très précises données par Polo sur les revenus tirés du sel de la province de Hangzhou par le Grand Khan (ch. 152) suggèrent qu'il a eu des responsabilités dans le domaine financier. Il a dû être envoyé comme inspecteur à Hangzhou (Quinsai) entre 1280 et 1290. Sinon, il n'aurait pas eu les comptes du sel entre les mains. Marco Polo avait manifestement des relations privilégiées avec l'empereur.





Image 5. Portrait de Khoubilai.

Jamais le voyageur n'émet de réserves sur le comportement de Khoubilai, qu'il s'agisse de sa polygamie, de son intempérance sexuelle, de ses dépenses inconsidérées, de son insatiable appétit de conquêtes.

Marco Polo décrit avec admiration le palais de l'empereur et la ville de Khanbalik où il réside (ch. 83), capitale de l'empire. Il signale les deux enceintes fortifiées de trois milles de long et de dix pas de haut, ornées de créneaux tout en haut.

Le palais du Khan se trouve à l'intérieur de cette seconde muraille. C'est un rez-de-chaussée sans étage, mais surélevé. Les murs intérieurs sont couverts de plaques d'or et d'argent avec des représentations de dragons, de bêtes, de cavaliers. La toiture est plaquée d'or et d'argent. La salle de réception est tellement vaste selon le texte que six mille hommes pouvaient y manger ensemble. Le chiffre hyperbolique est fait pour donner une idée approximative de ses dimensions considérables. Une multitude de chambres sont visibles. Les poutres du toit sont de couleur vermeille (couleur impériale) et aussi vertes et bleues, et naturellement vernissées.

La ville fondée par le Khan est brièvement présentée (ch. 84 et 94). Elle est protégée par de hautes murailles de terre séchée, de dix pas d'épaisseur à la base et de quatre au sommet. Leur hauteur est de plus de vingt pas, et elles sont couronnées de créneaux. Douze portes les encadrent. L'enceinte de la ville est gardée par douze mille hommes, ce qui constitue une garnison très importante.

La disposition des rues a frappé Marco Polo. Elles sont très larges et parfaitement droites. La ville de Khanbalik « la ville du Khan » est magnifiquement quadrillée : la vue s'étend d'une porte à l'autre. Marco Polo n'oppose pas ce plan impeccable de la capitale de la Chine au désordre des rues et des ruelles occidentales. Mais on devine que ce que l'on appellera plus tard la ville tartare se signale par son parfait ordonnancement, qui permet de réprimer aisément tout soulèvement. Au centre de la cité se trouve la tour de la cloche (campanne, ch. 84, 46), qui sonne trois coups la nuit. Cela avertit les habitants de ne plus sortir, sauf en cas d'extrême nécessité. Il existe encore à Pékin une tour ancienne de la cloche, à vrai dire de l'époque Ming (1406), nommée *Dazhongsi*.

Les fêtes du Grand Khan donnent lieu à de longues descriptions. Marco Polo a fait partie des privilégiés admis à ces spectacles. Il décrit les banquets qui accompagnent les fêtes. Il note que dans la salle des banquets la table à laquelle mange le souverain est surélevée. Le Khan est assis au nord et il regarde vers le sud. *Il siet en tramontane si que son vis est encontre midi* (ch. 85, 20). C'est une orientation bénéfique chez les Mongols. Le texte nous indique la position exacte de la première épouse (à gauche, à côté du Khan), puis des autres membres de la lignée impériale, situés plus bas (leurs têtes arrivent au niveau des pieds du souverain). Chacun occupe une place fixée selon les règles. Le texte signale que les officiers chargés de tester les mets et les boissons destinés au Khan entourent leur bouche et leur nez d'une serviette de soie et d'or pour éviter que leur haleine et leur odeur pénètrent dans les plats.

Au milieu de la pièce se trouve un énorme récipient d'or fin qui contient autant de vin qu'un tonneau. On emplit de vin des pots vernissés et dorés, suffisamment vastes pour abreuver une dizaine de convives, et on les place entre deux personnes. Chacun possède son propre hanap d'or monté sur pied. Marco Polo ne parle pas des excès de boisson des participants à ces festins. Mais la contenance des dits récipients le montre aisément. Quand le souverain s'apprête à boire, un rite spécial a cours. Les instruments de musique se mettent à sonner. Lorsque le Khan tient sa coupe à la main, les serveurs chargés du service de bouche et tous les assistants se mettent à genoux et manifestent ainsi leur soumission et leur respect au souverain (ch. 85, 60-65). Cette pratique marque le caractère surnaturel du Khan. Notons qu'on ne s'allonge pas sur le sol en suivant le rite de la prosternation (*kotow*) : les tables et les sièges l'empêchent. Une fois le repas fini, des jongleurs et des acrobates viennent se livrer à divers exercices qui comblent la cour d'aise. La présence de saltimbanques est connue à la cour des Song avant l'arrivée des Mongols<sup>[12]</sup>. Les divertissements achèvent toujours les banquets.

Les fêtes somptueuses retiennent l'attention de Marco Polo : l'anniversaire du souverain le 28<sup>e</sup> jour de la lune du mois de septembre et aussi le début de l'année chinoise en février. Pour l'anniversaire de Khoubilai toute la cour se vêt de brocarts d'or. Sur les habits brillent des perles et des pierres précieuses (ch. 86, 15). Ce jour-là les peuples soumis à son pouvoir lui envoient des présents considérables. Dans les temples chacun prie pour le salut et la prospérité du Khan.

Pour la fête du début de l'année chacun s'habille en blanc, couleur bénéfique aux yeux des Mongols. C'est la Fête Blanche. Le Khan distribue des milliers de tenues à ses gens. Tous les royaumes et toutes les contrées soumis à son autorité paient tribut. Le Khan reçoit des milliers de chevaux blancs et une foule de superbes présents. Un défilé d'éléphants et de chameaux chargés des objets nécessaires à la fête est organisé. Ce matin-là tous les officiers du Khan, quel que soit leur statut, se présentent devant lui dans la grande salle de réception. Chacun s'assoit à sa place. Le maître de cérémonie se lève et déclare "Inclinez-vous et adorez". Paroles remarquables qui indiquent que comme ses prédécesseurs chinois le souverain est le Fils du Ciel. Khoubilai a trouvé avantage à s'inscrire dans la tradition ancestrale des empereurs chinois. Chacun des assistants s'allonge sur le sol, front contre terre et adore le souverain (ch. 87, 45-60). Cette pratique de la prosternation (*kotow*) était habituelle dans la Chine impériale. Elle a duré jusqu'à la fin de l'empire en 1912. Marco Polo nous apporte un témoignage vivant de ce rite à la cour de Khoubilai. On adore ainsi l'empereur à quatre reprises, puis on se rend à un autel où se trouve écrit le nom du Grand Khan sur une stèle et on le vénère avec des encensoirs. L'encens est un parfum offert aux dieux. Ensuite chacun regagne sa place et présente des offrandes au Seigneur. Lorsque la longue cérémonie de remise des dons est achevée, les tables sont dressées et le banquet commence. Il se termine avec l'arrivée des jongleurs qui viennent délasser le public. Ici encore les amusements font partie des fêtes.

Les chasses de Khoubilai sont évoquées en de longs et curieux développements. A regarder le texte, on a l'impression que le Khan passe beaucoup de temps à chasser. Ce divertissement, qui est un substitut de la guerre, plaisait beaucoup aux rudes Mongols.

Pour la chasse divers animaux sauvages ont été apprivoisés et sont utilisés à l'époque de Khoubilai. Marco Polo mentionne des loups cerviers et des lions "rayés de noir, de rouge et de blanc" (ch. 90, 8). Il s'agit sans doute de guépards. Dans une peinture de l'époque Tang représentant une scène de chasse et provenant de la tombe du prince Li Xiang, mort en 787 de notre ère, on voit très nettement un guépard assis sur un coussin à l'arrière d'un cheval.

Une peinture représentant Khoubilai Khan au cours d'une partie de chasse, exécutée par le peintre Liu Guandao et datée de 1280, montre un guépard assis sur le dos du cheval d'un chasseur. L'animal est tenu en laisse par le cavalier<sup>[13]</sup>. Autrement dit, cette technique de chasse est fréquente en Orient. Marco Polo signale que l'on transporte cet animal sur une charrette couverte où l'on place aussi un petit chien (ch. 90, 14-15). Le petit chien est fait pour divertir le fauve et pour l'empêcher de devenir furieux. Le narrateur parle aussi d'aigles dressés à chasser le loup, le renard, le daim et le chevreuil (ch. 90, 16-18).

Les journées de chasse se déroulent avec une foule de veneurs et des meutes prodigieuses de plusieurs centaines de chiens (ch. 91, 10). Elles constituent d'impressionnantes parades. On a affaire ici à des chasses à courre à grand spectacle, où le Grand Seigneur est précédé et aidé par des masses de veneurs.

La chasse avec des oiseaux de proie se fait aussi avec des foules d'auxiliaires. Le texte parle de dix mille fauconniers (ch. 92, 6). Les oiseaux de proie ont au pied une sorte de plaque d'identité indiquant le nom du propriétaire et le nom de celui qui les garde. Personne ne s'avise de s'emparer du moindre animal. Sinon, il le paierait cher. Tout cela semble vrai.

Quand le Khan se déplace dans ces grandes parties de chasse à l'oiseau, il est assis à l'intérieur d'une nacelle de bois portée par plusieurs éléphants (ch. 92, 58-62). Quand on lui signale que des grues passent, il lance sur elles ses gerfauts. Une fois arrivé au terme de sa route, il parvient à l'endroit où l'on a dressé une foule de tentes pour lui, pour sa famille, pour ses femmes et ses concubines. Les parties de chasse sont des entreprises collectives et somptueuses où le Khan associe tout son lignage. Marco Polo nous dit que dix mille tentes sont dressées (ch. 92, 83). Il faut se garder de prendre ce nombre pour un chiffre exact. Le narrateur, ici comme ailleurs, donne des informations approximatives. Il désigne un très grand nombre de pavillons.

Le texte mentionne plusieurs réalisations extraordinaires du régime mongol. D'abord, la monnaie de papier, tirée de l'écorce du mûrier, qui remplace l'or, l'argent et le laiton. A vrai dire, elle existait déjà à l'époque des Song, mais sous Khoubilai elle devint obligatoire. Seule, elle avait cours légal. Les métaux précieux devaient être remis au trésor impérial contre du papier-monnaie. Un chapitre entier du livre de Marco Polo nous décrit la fabrication des billets de banque (ch. 95). Tous les sujets de l'empereur s'en servent sous peine de mort. Marco Polo note avec admiration la légèreté de cette monnaie. Il ne parle pas de la mise en circulation excessive de billets et de l'inflation qu'engendra la masse monétaire. Les crises financières tenaient aussi en grande partie aux énormes dépenses entraînées par les expéditions militaires décidées par le souverain.

Un autre chapitre évoque avec admiration l'organisation du système de la poste, magnifique institution chinoise, perfectionnée par la dynastie mongole. La communication rapide de nouvelles était nécessaire dans un aussi vaste empire où des révoltes pouvaient éclater. Le Khan a fait ouvrir de nouvelles routes impériales (parfois ce sont de simples pistes) en direction de toutes les provinces. Tous les vingt-cinq ou trente milles sur les routes principales se trouvait un relais de poste, avec une résidence pour les émissaires du Khan et plusieurs dizaines de chevaux disponibles. Marco Polo donne des chiffres prodigieux à ce sujet, sans doute exagérés. Toute cette organisation coûtait très cher.

Il n'est pas possible de décrire ici tous voyages de Marco Polo en Chine et en Asie ni son voyage de retour avec une longue escale à Sumatra et diverses escales le long de la côte de l'Inde. Présentons seulement quelques remarques.

Les villes chinoises mentionnées dans le texte de Marco Polo semblent toutes situées le long de trois grands axes routiers : d'une part les régions du nord-ouest vues lors de l'arrivée en Chine : provinces du Xinjiang, du Gansu, et de Mongolie intérieure ; d'autre part le centre et le sud-ouest : provinces du Shanxi, Shaanxi, Sichuan, Yunnan; enfin régions orientales et méridionales, pour aller de Beijing à Quanzhou, en face de Taiwan, en passant par Yangzhou, Suzhou, Hangzhou. Peu de villes présentes au centre du pays se rencontrent dans le texte.

Le voyageur a franchi de nombreuses rivières et les deux grands fleuves dont s'enorgueillit la Chine, le Fleuve Jaune, Hoang He, qui coule sur 5464 km et le vaste et puissant Yangze dont le cours s'étend sur 5400 km. Il a traversé en oblique la Chine de part en part, pour se rendre dans le Sud-Ouest en partant de Beijing. Je n'énumère pas toutes les villes qu'il évoque brièvement. Je me contente de dire qu'il est descendu dans la province du Sichuan, dont la capitale est Chengdu, et dans la province la plus méridionale, celle du Yunnan, dont la capitale est Kunming. Il est allé aux confins du Tibet quand il se trouvait dans le Sichuan et peut-être en Birmanie lorsqu'il séjournait dans le Yunnan.

Marco Polo nous dit qu'il a été envoyé plusieurs fois en Inde. Sous le terme général d'Inde il faut entendre toutes les îles du Sud-Est asiatique, Java, Sumatra et aussi Ceylan. Par le terme d'Inde on entendait également l'Indochine.

En raison de son statut social élevé Marco Polo a eu entre les mains des documents officiels importants : la lettre de l'impératrice Song décrivant la ville de Hangzhou (ch. 151) les documents financiers sur le revenu tiré du sel pour la ville et la région de Hangzhou et aussi sur le revenu provenant des autres produits. Il donne des chiffres précis : 80 *tumens* d'or pour le sel, 210 *tumens* en

dehors du sel. Il admire ce nombre énorme. Tout cela ne s'invente pas. D'autre part, on ne communique pas de semblables documents au premier venu.

### Curiosités du voyageur

Certes le voyageur a des goûts et des intérêts de marchand occidental.

Goût pour les pierres précieuses. Il remarque en Perse les splendides turquoises (ch. 34, 6), dans le nord de l'Afghanistan les lapis-lazulis à la couleur bleue intense (ch. 46, 30) et les rubis (ch. 46, 10) au rouge brillant. Ceylan est la terre par excellence des pierres précieuses. On y trouve rubis (ch. 168, 27), saphirs (ch. 168, 29), topazes (ch. 168, 29), améthystes (ch. 168, 29-30). En Inde autres merveilles : les perles (ch. 169, 11) en face de Ceylan, où la côte s'est longtemps appelée Côte des Perles, et aussi les diamants dans des régions montagneuses dites jadis le pays de Golconde (ch. 171, 9). La Chine possède également d'autres ressources : les lapis-lazulis (ch. 73), le jade, le plus célèbre étant soit blanc, soit vert pâle (ch. 54, 6 et 55, 4-5) dans la région de Tcherchen (écrit *Siarciam*), aujourd'hui Qiemo. Manifestement en ce domaine Marco Polo est un expert très avisé.

Il sait comment font les marchands pour tenter de cacher les pierres précieuses qu'ils détiennent et les soustraire à l'avidité des pirates. Ils les avalent quand les brigands montent sur leurs navires. Mais ceux-ci sont assez avisés. Ils font avaler aux marchands une plante laxative nommée tamarin (ch. 178, 10) *tamarindus indica*. Ceux-ci sont obligés de restituer les pierres à l'air libre. Le mot *tamarind* est un mot arabe fait sur *tamar* « datte » et *indi* « indien ».

Intérêt aussi pour les épices. Sont mentionnés tour à tour la cannelle (ch. 116, 68), le galanga (ch. 125, 13), la noix muscade (ch. 162, 10), le safran (ch. 154, 15), surtout les diverses sortes de poivre, poivre blanc, poivre noir, cubèbe (ch. 160, 44; ch. 174, 7; 162, 10), le gingembre (ch. 174, 7) et le clou de girofle (ch. 116, 64).

Grand intérêt pour les tissus. Le voyageur distingue avec soin les soieries légères et les lourds brocarts aux fils d'or. Il emploie des mots techniques, souvent orientaux, *cedal* (ch. 177, 26), *bougueran* (ch. 21, 3), *moselin* (ch. 23, 19), *nach* et *nasich* (ch. 24, 14). Sur son passage il signale les endroits où l'on trouve les soieries épaisses lamées d'or. Il les appelle par leurs noms persans *nach* et *nasich* (ch. 24, 14). Il emploie à nouveau le mot *nasich* lors de sa traversée de la province de *Tenduc* (ch. 73, 43), aujourd'hui dans le sud de la Mongolie intérieure chinoise, sur le chemin de Shangdu. Il nomme les tissus les plus précieux *dras d'or* (ch. 73, 44) « tissus faits avec des fils d'or ». Il faudrait préciser un mélange de fils de soie et de fils d'or.

Le texte de Marco Polo nous apporte beaucoup d'informations sur les produits de la vie quotidienne. Il n'est pas possible ici de décrire dans le détail les voyages de ce hardi pionnier à travers la Chine et sur le chemin du retour.

Notons, toutefois, que des notations merveilleuses se rencontrent çà et là dans le texte. Par exemple des coutumes étranges pour lui et pour ses contemporains. Ainsi la crémation des morts au nord-ouest de la Chine (ch. 57). Ou bien l'offrande de jeunes filles aux voyageurs de passage dans une région proche du Tibet (ch. 114). Ou encore l'aspect du roi du pays sur la côte de Coromandel qui ne porte aucun vêtement, mais exhibe un immense collier fait d'un fil de soie orné de cent-quatre perles et rubis (ch. 169, 67-69).



Illustration 6. Un roi de l'Inde et son collier de pierres.

A vrai dire, les artistes chargés d'illustrer l'œuvre ont souvent ajouté des peintures extraordinaires, absentes du récit. Ainsi quand le texte évoque sous le nom de *grans culueuvres* ou de *grans serpens* (ch. 118, 19) sans doute des sortes de crocodiles (des érudits ont pensé à l'alligator *sinensis*), les peintres du Moyen Age imaginent et peignent, non sans talent, d'extraordinaires dragons multicolores. Le merveilleux est souvent prodigieusement amplifié par les illustrateurs du texte.



Illustration 7. Image des dragons.

Marco Polo n'est pas pas seulement un marchand, il est aussi un être curieux, attentif à la diversité du réel, et parfois un véritable ethnologue.

Un exemple le montrera : la description d'une scène de transe de chamans dans la province du Yunnan. Marco Polo évoque, presque à la façon d'un spécialiste, l'attitude des malades et celle de ceux qu'il appelle des *enchanteours de deables* (ch. 119, 59) «des magiciens diaboliques» ou «faisant appel aux diables». La scène est assez longuement développée (ch. 119, 56-129). L'intrépide voyageur a dû assister personnellement à de telles séances. Les malades font venir auprès d'eux des chamans. Ceux-ci font résonner leurs instruments de musique, se mettent à chanter et à danser. L'auteur ne donne aucune explication. Disons qu'il s'agit d'un prélude sonore, fait pour produire une vive excitation chez les chamans et même une perte de conscience. Le texte fait remarquer que parfois l'enchanteur s'effondre sur le sol. Une violente et lancinante musique peut produire des effets semblables sur des êtres qui souhaitent entrer en contact avec l'Autre Monde et communiquer avec les Esprits surnaturels. Si le chaman était un homme comme les autres, il n'aurait pas accès aux secrets divins. En perdant connaissance, en s'effondrant inanimé sur le sol, il entre, pense-t-il, dans le monde invisible. Marco Polo, en bon chrétien, déclare que le diable lui est entré dans le corps (ch. 119, 66). Les compagnons du chaman (ils



appartiennent sans doute à la même confrérie) le questionnent sur la maladie. Le magicien étendu sur le sol répond à leurs questions et révèle qu'un Esprit surnaturel a frappé le malade parce qu'il était mécontent de lui. Explication courante dans les sociétés primitives.

La maladie était considérée alors comme un châtiment des dieux en raison d'une faute commise antérieurement. On demande donc à l'Esprit de pardonner. Parfois le magicien étendu sur le sol répond qu'il est impossible d'apaiser la Puissance surnaturelle et que le malade mourra. Lorsque le malade doit en réchapper, l'Esprit répond qu'il faut expier les fautes commises en sacrifiant deux ou trois moutons à tête noire et en organisant une grande fête en l'honneur de l'Esprit surnaturel. Ces prescriptions sont suivies à la lettre. On tue les moutons, on répand le sang aux endroits désignés. Quand le moment de la fête est venu, les chamans en grand nombre se mettent à jouer de leurs instruments, à chanter et à sauter en l'honneur des Puissances surnaturelles. On répand sur le sol du bouillon de viande et aussi des breuvages composés pour l'occasion. On procède à des encensements. Au bout d'un certain temps un des manifestants perd connaissance et tombe sur le sol. On lui demande si la Puissance surnaturelle a pardonné. Il répond qu'il faut encore offrir telle chose à l'Esprit divin. On le fait aussitôt. A l'issue de la cérémonie la voix du chaman tombé sur le sol annonce que l'Esprit surnaturel a pardonné et que le malade guérira. Alors les participants de la fête mangent la viande des moutons et boivent les breuvages. Puis ils s'en vont chez eux tout joyeux. Le malade se croit guéri.

Comme on voit, une transe s'est emparée de certains chamans. Pour cela il faut une musique frénétique, sans doute l'usage répété du tambour, des sons sourds, mais aussi très aigus, enfin une danse convulsive. C'est ainsi, croit-on, que l'on accède au monde des Esprits. De nombreuses études sur ces rites dits d'extase confirment la description de Marco Polo<sup>[14]</sup>. Notre voyageur a été témoin de semblables scènes. Il les décrit avec une précision extrême. Il faut lui en savoir gré. Marco Polo semble parfois un authentique ethnologue<sup>[15]</sup>.

### **Marco Polo s'est-il vraiment rendu en Chine ?**

Une érudite anglaise spécialiste de la Chine, Frances Wood a soutenu hardiment qu'il n'avait pas dépassé la Perse dans un petit livre *Did Marco Polo go to China ?* (London, Secker and Warburg, 2001) qui a fait du bruit. A la question posée elle répond par la négative. On doit contester ses allégations.

Certes, il y a parfois quelques affirmations erronées dans le *Devisement du monde*.

Pour Hangzhou, ville appelée Quinsai dans son texte (ch. 151), certains des chiffres donnés par Marco Polo paraissent exagérés. Ainsi les 12 000 ponts de pierre sur les canaux (ch. 151). Quand on dit 10 000 en chinois, cela veut dire un très grand nombre. En langue chinoise on souhaite 10 000 années de vie à un souverain. Dans son livre *Quinsai and other Notes on Marco Polo* (Cambridge, 1957, p. 23-24) A. C. Moule dénombre 117 ponts dans la ville elle-même et 230 dans les faubourgs. Marco Polo multiplie par dix. On l'a sans doute mal renseigné, car il n'a pas passé son temps à compter les ponts de la ville. Il avait mieux à faire.

Affirmation fautive plus grave à propos du siège de Xiangyang (1267-1276). Le récit de la construction des trébuchets à contrepoids devant la ville de Xiangyang fait par Marco Polo (ch. 145) est faux. Ce ne sont pas les trois membres de la famille Polo, contrairement à ce qu'affirme le texte, qui ont appris aux Mongols la technique de construction de ces puissantes et nouvelles catapultes. Les responsables s'appelaient Ismaïl et Aladin. Ils sont mentionnés dans les Annales impériales et dans le Yuanshih. Ce sont des musulmans envoyés à Khoubilai par Abagha, Ilkhan de Perse.

Mais il ne faut pas exagérer les doutes, comme l'a fait un sinologue italien Italo M. Molinari dans son étude « Un articolo d'autore cinese su Marco Polo e la Cina », *Supplemento n° 30 aux Annali de l'Istituto orientale di Napoli*, vol. 42, 1982, fasc. 1, pp. 1-72. En conclusion il déclare qu'il ne faut pas ajouter foi à beaucoup d'affirmations de Marco Polo : *Non si deve prestare troppo fede alle parole di Marco Polo* (p. 28). Il trouve chez lui beaucoup d'exagérations (*un gusto per la esagerazione*) et des mensonges avérés (*patenti menzogne*, p. 29). De tels jugements relèvent de la mauvaise foi.

De nombreux spécialistes se sont élevés contre les doutes des sceptiques qui contestent le voyage de Marco Polo en Extrême-Orient. Citons par exemple U. Stussi en Italie<sup>[16]</sup>, D. G. Morgan en Angleterre<sup>[17]</sup>, I. de Rachelwitz en Allemagne<sup>[18]</sup>. J'ai moi-même fait un exposé sur ce sujet en 2001, très critique à l'adresse de Frances Wood, intitulé « Le Vénitien Marco Polo et la Chine. Discussion d'hypothèses erronées récemment avancées », dont on peut lire l'essentiel sur le web, dans les archives du Centre de recherche sur la littérature des voyages de l'université de Paris-Sorbonne, sous mon nom. Le livre récent d'un important spécialiste de la Chine, Hans Ulrich Vogel, *Marco Was in China, New Evidence from Currencies, Salts and Revenues* (Leiden, Brill, 2013) en apporte maintes preuves indiscutables assorties d'une foule d'illustrations.



Image 8. Portrait de Marco Polo d'après le ms. de Bruxelles 9309.

En conclusion il est évident que le texte de Marco Polo reste un des grands récits de voyage du Moyen Âge. Le voyageur vénitien est le premier à révéler à l'Occident l'extraordinaire diversité de l'Extrême-Orient et notamment de la Chine. Il nous apporte une mine prodigieuse de renseignements jusqu'alors inconnus. Il est aussi le premier à parler de l'Indonésie et tout particulièrement de l'île de Sumatra, ainsi que du vaste continent indien. Par les informations de première main qu'il fournit il apporte des précisions d'un grand prix aux explorateurs et à tous les historiens de la découverte du monde. Il continue de nous captiver aujourd'hui.

## Notes

- [1] Chr. Bec, *Histoire de Venise*, Paris, PUF, 1993, 3<sup>e</sup>. éd. révisée, 2002, p. 30.
- [2] Voir Ph. Ménard, « l' Arsenal de Venise », dans *La Corse, la Méditerranée et les grands arsenaux européens, Du Moyen Age au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Huitièmes Journées universitaires de Bonifacio, éd. par M. Vergé-Franceschi, Ajaccio, 2007, p. 61-94 (avec illustr.).
- [3] Une bonne étude existe sur les marchandises ramenées d'Orient, celle de Fr. Brunello, *Marco Polo e le merci dell'Oriente*, Vicenza, 1986.
- [4] Stephano Franchi, *L'itinerario di Marco Polo in Persia*, Torino, 1941, p. 45.
- [5] Voir A. Evans, éd. *Francesco Balducci Pegolotti, La pratica della mercatura*. Cambridge, The Mediaeval Academy of America, 1936.
- [6] Le premier à avoir présenté cette hypothèse est Fr. Borlandi « Alle origini del libro di Marco Polo », dans G. Barbieri, M. R. Caroselli, edd., *Studi in onore di Amintore Fanfani*, Milano, 1962, t. I, pp. 108-147. Pour Ugo Tucci également telles devaient être les notes prises et le premier texte de Marco Polo, in « Il libro di Marco Polo tra filologia e informatica », *Studi veneziani*, t. 42, 2002, p. 84.
- [7] Voir mes remarques dans le t. I de notre édition, p. 27 (d'une part Thibaut de Chepoy est rentré en France en avril 1310 ramenant un exemplaire destiné au prince Charles de Valois, d'autre part en novembre 1312 la comtesse Mahaut d'Artois a fait recopier et enluminer un exemplaire de l'oeuvre).
- [8] Voir Ph. Ménard, « Paul Pelliot et les études sur Marco Polo », dans *Paul Pelliot, De l'histoire à la légende*, éd. J. P. Drège, Paris, 2013, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pp. 493-525.
- [9] Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. critique publiée sous la direction de Philippe Ménard, t. I, *Départ des voyageurs et traversée de la Perse*, Genève, Droz, 2001, p. 26. C'est à cette édition (6 vol., Genève, Droz, 2001- 2009) que se rapportent les références du présent travail.
- [10] Ugo Monneret de Vilars, *Le leggende orientali sui Magi evangelici*, Rome, Cité du Vatican, 1952.
- [11] Voir le livre récent de M. Biran, *Qaidu and the Rise of the Independent Mongol State in Central Asia*, London, Surrey, Curzon Press, 1997.
- [12] Voir Fu Quifeng, *Chinese Acrobatics through the Ages*, Beijing, 1985, pp. 39-71.
- [13] Voir *Age of the Great Khan, Pluralism in Chinese Art and Culture under the Mongols* (en chinois), Taipei, National Palace Museum, 2001, p. 26, planche, I, 5 (chasseur tout en bas, au centre).
- [14] Mircea Eliade, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payot, 1951, nouv. éd. complétée, 1992, notamment pp. 179-200 sur la guérison chamanique et 350-354 sur la « danse extatique ». Le texte de Marco Polo lui est inconnu.
- [15] Voir A. Barbieri, « Riti diagnostici e terapeutica di struttura sciamanica » in *Dal*

*viaggio al libro, Studi sul « Milione », Verona, Fiorini, 2004, pp. 235-243.*

[16] Voir *Studi veneziani*, t. 33, 1997, pp. 49-59),

[17] *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1996, pp. 221-225.

[18] *Zentralasiatische Studien*, t. 27, 1997, pp. 34-92.